## LES DORMEUSES

### LA DORMEUSE DE THENELLES

Etre ou ne pas être... mourir, dormir
Dormir: rêver peut-être.

*To be or not to be. . To die, to sleep,*
*To sleep! perchance to dream.*

Marguerite Bouyeuval dort tranquillement à Thenelles, près Saint-Quentin (Aisne) France, depuis le 31 mai 1883. Si la fortune vient en dormant, on peut dire que la pauvre fille fait tout ce qu'elle peut pour l'acquérir.

Mme Bouyeuval a eu trois filles: la première est morte rebelle; les deux autres, Angélina et Marguerite, sont infirmes, eurent, le même jour, chacune un enfant. L'enfant de Marguerite mourut le lendemain.

Et il est de mort naturelle? On ne saurait se prononcer. Or, la mort du petit être ne fut pas sans intérêt, on le fit même si bien que le gendarme-relève le perquet s'en émurent.

Marguerite, affolée, eut une crise épouvantable qui se termina par un sommeil léthargique dont elle ne s'est pas encore réveillée.

Au bas du village de Thenelles, se trouve une hutte en briques de trois mètres sur quatre de profondeur, couverte en chaume; dans la seconde pièce, c'est là que gît la pauvre fille étendue sur son lit; tout autour des murs, des images de saints et de la Vierge donnent à la chambrette un aspect de sacristie.

La mère, qui ne quitte jamais sa fille, est là; elle relève le drap: la tête apparaît, pas trop amaigrie, les yeux sont fermés, les lèvres serrées; si on saisit le bras, souple au moment où on le prend, il reste contracté dans la position où on le lève et impossible de l'abaisser. Il faudrait casser les os qu'on sent à travers la peau!

Le visage pâlourd offert de la dormeuse ne permet pas de savoir si elle fut aussi belle que sa mère veut bien le dire, mais le pauvre corps, ou plutôt le squelette que l'on peut toucher à travers sa grossière chemise, prouve bien que les bruits qui circulent dans le pays sont des "menteries", comme dit sa mère. Il n'y a plus qu'un peu de chair recouvrant les os dont on sent toutes les saillies. Le ventre est excavé, et si à l'instant même la malheureuse s'éveillait, les fuseaux qui sont ses jambes seraient incapables de la porter.

La mère raconte qu'elle la nourrit avec des lavements de lait et de peptone. Elle a une dent cassée sur le devant, qu'elle fois avec un chalumeau ou parvient à lui inoculer quelques gouttes d'alcool ou de lait.

Mme Bouyeuval dit que jamais on ne la enlèvera sa fille, elle déclare que c'est son bien, que jamais les médecins ne l'auront dans un hôpital. Elle a refusé les offres d'un Barnum qui voulait l'exhiber à l'Exposition de Chicago (on lui avait offert 20,000 francs, soit $4,000).

Dans les premiers temps, on parlait de simulation: on prétendait que la malade se réveillait la nuit pour manger; car les visiteurs et les médecins affluaient, et personne ne sortait sans déposer une petite pièce. On a reconnu la fausseté de cette supposition.

A des intervalles assez éloignés, pendant les premières années, des accès convulsifs violents, pendant lesquels la malade, très agitée, se déchirait la figure avec les ongles, interrompait momentanément son immobilité morbide sans qu'elle reprit connaissance. Depuis longtemps ces accès ont disparu, et l'attitude de la malade est celle d'une personne dormant naturellement.

La pauvre fille est frappée d'une léthargie à forme de contracture, ainsi que l'explique le docteur Charlier, d'Origny; le doute n'est pas possible, elle est constitutionnellement hystérique et ses deux sœurs le sont aussi. Celle qui fut religieuse avait des extases; Angélina, qui tu veille dans les champs et qui a eu un enfant le même jour que Marguerite, dernièrement encore a eu une crise d'hystérie.

La léthargie diffère de la catalepsie par la contracture qui se produit lorsqu'on déplace un des membres, tandis que chez le cataleptique les membres mis en mouvement obéissent comme une matière molle à la main qui les dirige.

Les mouvements convulsifs qui se produisirent autrefois spontanément, pouvaient être provoqués par une pression, même modérée, exercée à la partie moyenne du sternum, où existait une zone hystérogène d'un diamètre de deux centimètres environ. Cette zone n'existe plus; actuellement, au même endroit, elle est remplacée par une exagération du symptôme connu en médecine sous le nom de *phénomène du pied*, et qui est provoqué, chez certains névropathes, par le redressement brusque du premier orteil. La jambe est prise au ras d'une succession de secousses précipitées, sorte de tiemblement convulsif, qui gagne l'autre membre inférieur et s'étend, successivement, au reste du corps.

Ce qui fait croire qu'il s'agit plutôt d'une zone hétérogène de création récente que du symptôme classique, c'est que, seul, le pied droit et le siége de cette particularité, et que le moindre attouchement suffit pour exciter le système nerveux.

Après ces mouvements convulsifs, le pouls de la malade, ordinairement un peu au-dessous de la normale, devient plus précipité, la face ordinairement pâle se colore et la température s'élève un peu.

Des essais thérapeutiques ont été tentés en vain: métallothérapie, électrisation, lavements médicamenteux. Une seule médication a provoqué un changement dans l'état de la malade. Des injections hypodermiques de sulfate d'atropine, à la dose d'un milligramme, pratiquées pendant plusieurs jours, ont amené un retour progressif de la sensibilité par zones successives, des pieds à la tête exclusivement.

Malgré la dureté extraordinaire de son affection, Marguerite ne présente pas un état cachectique prononcé. La figure pâle est celle d'une personne endormie, les membres n'ont pas la maigreur squelettique d'un malade épuisé par une affection chronique. Seul, le ventre en bateau, trahit l'état précaire des organes digestifs entravés par une inaction prolongée, les lavements nutritifs constituant à peu près exclusivement le seul mode d'alimentation possible chez le sujet.

Le pronostic de cette affection bizarre a déjà été discuté par quelques sommités médicales: Charcot avant sa mort, Brouardel et Gilles de la Tourrette.

Quelle qu'ait été la longue durée des accidents, rien ne permet d'affirmer que la mort en soit la terminaison fatale. Il faut user de grands ménagements pour alimenter la malade, mais il n'est pas impossible que des tentatives thérapeutiques ou simplement des phénomènes pathologiques spontanés n'amènent un jour une crise au cours de laquelle Marguerite reprenne ses sens et revienne à la vie commune. Actuellement, sa température est de 37°; son pouls marque 82.

La partie technique de cette relation est due au docteur Charlier, un savant modeste auquel on doit un travail remarquable sur le traitement de la tuberculose. Un prince de la science vient de découvrir que, chez Marguerite Bouyeuva, l'hystérie ne coexistait même pas, et que le sujet était entré lentement dans la stupeur mélancolique par des troubles mentaux, autrement dit, en langage médical, état de catatonie.

×

### LA DORMEUSE DE L'ARDÈCHE

Voici encore un cas très curieux pouvant être comparé au précédent.

Le mémoire du marquis de Bernis, écrit en 1773, rapporte un curieux récit des phénomènes cataleptiques de Marie Olivonne, dont on parle encore dans le peuple sous le nom de Sœur Olivonne ou la sainte de Saint-Marcel, près du Bourg Saint-Andéol (Ardèche). Tous les ans, elle demeurait dix-neuf jours sans mouvement. La foule accourait de toute part pour prendre ses conseils.

Cette fille, depuis son enfance (elle avait alors cinquante-deux ans en 1773), ne s'était presque nourrie que de fruits verts; toute autre nourriture lui causait des vomissements.

Le premier accident de sa maladie arriva lorsqu'elle atteignit dix-sept ans. Ce fut aux environs du mois de mars; on la traita comme pour une attaque d'apoplexie: la saignée, l'émétique, les vésicatoires furent employés inutilement. La léthargie dura dix ou douze jours et l'on croyait la voir expirer au moment où elle se réveilla, mais dans une faiblesse qui ne lui permit pas de se lever de plusieurs jours.

L'année suivante et dans le même temps, cette fille ne tomba pas dans la même léthargie, mais elle fut dans de continuels vomissements pendant une quinzaine de jours. La convalescence fut comme l'année précédente. La troisième année, sa